

Actes de langage

Laurence Olivier

Numéro 168-169, hiver 2021

Depuis la crise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95496ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Olivier, L. (2021). Actes de langage. *Moebius*, (168-169), 141–148.

Actes de langage

Laurence Olivier

La dénonciation est un énoncé performatif : elle avertit et elle rompt. [Elle] a quelque chose du sortilège, je veux dire quelque chose de magique, d'incontrôlable.

VALÉRIE LEFEBVRE-FAUCHER
Procès verbal

We are turning cursive letters into knives.
BIKINI KILL

Montréal, automne 2017. Je marche vers ce lieu de travail que toi et moi avons en commun. Sur ma route, les panneaux des élections municipales qui présentent Valérie Plante sont systématiquement vandalisés. Un homme a dessiné au marqueur noir des pénis éjaculant sur le visage souriant de l'aspirante mairesse. Plus loin, sur d'autres pancartes, la silhouette de la candidate à la mairie a carrément été découpée à l'exacto, laissant un trou, un vide suivant les contours exacts de son corps. Par ces trous, par ces fantômes de Valérie Plante, on voit les voitures passer dans la rue

Ontario et les hommes prendre toute la place sur le trottoir, parler fort entre eux, interpeller les jeunes passantes.

J'entre dans cet établissement d'enseignement où nous travaillons, toi et moi. Pour me rendre à mon bureau, je dois passer devant le tien. Chaque fois, je l'imagine tapissé d'autocollants te dénonçant, comme cela s'est produit ailleurs. Tu y as échappé, ça ne nous est pas arrivé, ici, et pourtant tu l'aurais mérité. Que tu couches avec des étudiantes du cégep, c'est toi-même qui me l'as dit, sans gêne, ne cherchant pas à te justifier – fièrement, on pourrait croire. Ce secret était un poison dont j'ai mis longtemps à comprendre l'effet.

Sans surprise, tous nos collègues hommes t'admirent : tu es charismatique, séducteur, d'aucuns te trouvent beau. Nos collègues femmes sont d'abord sensibles à tes charmes. Tu te jettes d'ailleurs sur les nouvelles venues avec une soif et un désir de contrôle qui maintenant me paraissent évidents. Alors que l'estime des hommes à ton égard ne fléchit pas, les femmes deviennent avec le temps mitigées, distantes. Personne ne leur demande pourquoi.

Quand il m'arrive de te croiser dans le corridor, je te fais ce sourire hypocrite, d'une hypocrisie tellement ouverte que même toi, tu parviens à la percevoir. Si je souris ainsi en te voyant, c'est que la vengeance est un plat qui se mange froid, c'est que tu sais ce qui te pend au-dessus de la tête, c'est que je tiens un couteau entre mes dents.

*
* * *

Tu n'es pas à ton bureau ce midi. J'arrive au mien. La porte est ouverte. K., avec qui je le partage, devrait normalement être en classe. Elle me met sous le nez un dépliant photocopié à l'allure artisanale. « Tu regarderas ça. Il y en a partout, dans toutes les classes, dans tous les bureaux. Ça sent mauvais ! » Elle se sauve, une pile de dissertations sous le bras, elle est en retard. Le document qu'elle m'a laissé tient sur une feuille blanche 8 ½ par 11 pliée en trois. Il contient des dénonciations anonymes de la part d'étudiant·e·s qui mettent au jour des comportements harcelants et déplacés de la part d'enseignant·e·s et d'autres intervenant·e·s du cégep. Je t'ai cherché, tu n'y figures pas. T'es-tu cherché aussi ? J'entends, dans le bureau en face du mien, d'autres collègues s'emporter. Le brûlot les choque, les scandalise, les dégoûte, mais pas pour la même raison que moi. Ils et elles entrecourent leurs commentaires de désapprobation par des « oui, *lui*, avec les étudiantes, ça se savait depuis longtemps, *mais quand même* », et autres « oui, et *l'autre* aussi a été accusé par une enseignante de son département, il y a quelques années, *mais ce n'est pas pareil* ». L'ironie leur échappe. J'évite de croiser leurs regards en refermant la porte de mon bureau.

K., il y a quelques jours à peine, s'emportait contre Weinstein, Ghomeshi, Salvail, Rozon, en discutait en classe avec ses élèves, joignait sa voix à la mienne pour décrier la culture du silence et du secret. Nous en parlions sans cesse, parce que cela n'arrêtait pas : l'automne a été marqué par une série ininterrompue d'événements semblables. Systématiquement, ces « révélations » n'en étaient que pour les gens qui ne côtoyaient pas les agresseur·euse·s. Les autres étaient au courant depuis longtemps, comme ici. Ce que l'on est capable de reconnaître dans le monde du spectacle devient toutefois invisible lorsque cela arrive chez nous.

Je ne suis pas irréprochable. J'entretiens moi aussi ce silence, ce favoritisme, ce corporatisme. Il y a cet autre collègue, grand écrivain, que j'ai vu être harcelant avec un ami, que j'ai vu être complètement déplacé – ce ne sont pas des rumeurs, je l'ai vu, ça s'est passé devant moi, devant plusieurs d'entre nous – et pourtant je continue de dire bonjour à cet homme, je ne l'affronte pas. Mon ami emploie le terme « agression » pour décrire ce qu'il a vécu. Et j'échange des politesses avec ce collègue agresseur, je le félicite pour ses nominations et ses prix, nous blaguons, son sens de l'humour et son cynisme sont même rafraîchissants. Je ne sais pas comment m'y prendre. Comme les témoins des abus allégués d'Harvey Weinstein, d'Éric Salvail, je me défile : ce n'est pas à moi d'agir.

En ce qui te concerne, mon attitude n'est pas bien différente. Je m'efforce de ne pas te côtoyer, de ne pas me retrouver à travailler sur les mêmes projets que toi, mais mon silence demeure. Malgré moi, je suis devenue ta confidente : je détiens des secrets incommodes, des secrets qui concernent des étudiantes, des collègues. Mais c'est surtout aux étudiantes que je pense. À qui appartient-il de dénoncer des abus ? À qui appartiennent ces gestes ? Si j'avais à te dénoncer, ce serait ma parole contre la tienne, et l'on aurait vite fait de me trouver des motifs personnels, frivoles ou crapuleux : jalousie féminine, déception amoureuse, manque d'attention, intentions nuisibles, manipulation hystérique.

Ça me revient maintenant. La deuxième fois que je t'ai vu, tu te sentais déjà la permission de me toucher les épaules. Je me suis raidie tout d'un coup et je me suis esquivée. Tu m'as ensuite fait porter le malaise lorsque cette situation s'est reproduite, deux autres fois. Tu étais fâché, tu ne comprenais pas : je ne me laissais pas faire.

*
* * *

Traversant les étages pour me rendre à mon cours, je remarque ces dépliant un peu partout. Au détour d'un corridor, je vois une collègue d'un autre département, R., en train de discuter avec l'un des hommes visés par les dénonciations anonymes. Toustes deux ont l'air contrit·e·s. Ce qui pèse sur lui ne l'empêche pas de parler aussi fort que d'habitude. Je m'arrête à la fontaine à côté d'elleux pour les écouter. J'entends R., compatissante, se porter à la défense de son collègue agresseur. Je vide ma bouteille d'eau dans la fontaine, j'éclabousse mes vêtements. Je les surveille du coin de l'œil. Je remplis ma bouteille. Il y a quelques années, je prononçais une conférence sur le féminisme en compagnie de R.

Mon cours est médiocre, comme tous les cours que je donne depuis que j'ai décidé que je devais quitter l'enseignement. Dans ma classe, personne ne mentionne le document qui préoccupe tant les enseignant·e·s. Il ne semblait pas y en avoir d'exemplaire dans la salle lorsque je suis entrée. Les filles et les garçons ne lèvent pas les yeux de leur téléphone cellulaire pendant que je m'adresse à l'armoire à dictionnaires. Nous excellons dans l'art de faire semblant.

Toute la session, nous avons lu des textes qui traitent de vengeance : une mère corse endeuillée entraîne sa chienne dans le but de tuer l'assassin de son fils ; un Normand maigre, vieux et insoupçonné tue avec joie des Prussiens une fois la nuit tombée ; des « crimes passionnels » se déroulent entre les lignes, nous mettant en garde contre le genre humain, contre l'amour. Les personnages de Maupassant m'habitent

plus que je ne le croyais. Suis-je à la recherche de justice ou de vengeance ? Tout le monde est soulagé lorsque le cours se termine enfin.

De retour dans les corridors, des collègues avec qui les interactions se limitent habituellement à de polis hochements de tête m'abordent, déstabilisé·e·s par le document aux dénonciations anonymes. N'est-ce pas ignoble, exagéré, démesuré ? N'est-ce pas une chasse aux sorcières, une entreprise de salissage ? Les premières fois, j'essaie de répondre que c'est plutôt les profs visé·e·s qui sont ignobles, mais j'apprends assez vite à me dérober. On ne veut pas m'entendre prendre la défense des étudiant·e·s. On cherche mon assentiment, pas mon avis.

Arrivée à mon bureau, je ressens presque de la déception de ne pas t'avoir croisé, bien que cela provoque habituellement chez moi un frisson de dégoût et toujours ce sourire hypocrite. J'aurais voulu voir ton visage, discerner ce qui se passe derrière. Je me demande si tu te sens concerné ou si tu te crois au-dessus de tout soupçon.

Le salissage, c'est aussi de ton ressort. Ta stratégie est simple. Tu gagnes la confiance d'une femme, idéalement plus jeune que toi, idéalement moins éduquée que toi – c'est toi qui m'as avoué être excité par l'incapacité de cette jeune étudiante à écrire un seul mot sans commettre d'erreur – et tu lui racontes toutes tes sordides histoires. Tu n'es pas tendre dans tes propos. Tu nommes toutes tes « conquêtes ». Tu en parles mal. Une telle est « une attardée », mais ça te fait bander ; le corps d'une autre « te dégoûte », mais elle te fait parfois « des petites pipes, comme ça, entre amis » ; une autre encore « est devenue vraiment weird » après votre unique relation sexuelle, et tu ne comprends pas du tout pourquoi. Tu décides qui était « bonne », qui était « moche », qui était « folle », qui était « nulle ». Tu contrôles le discours.

Dans ma boîte de courriels du cégep, des messages de l'administration défilent, dénonçant le dépliant diffamatoire et rappelant à toute la communauté les instances déjà en place dont la fonction est de prendre en charge ce type de situations. Ces instances n'ont pas été employées par les étudiant·e·s; cela dit quelque chose, cela *fait* quelque chose. Cela, on refuse de le reconnaître.

Le processus de mise en accusation, que l'on soit survivant·e ou témoin, est semé d'embûches morales et matérielles. Il s'accompagne de risques pour soi-même, pour ses proches, le premier et non le moindre étant de n'être pas cru·e. Le prix à payer est fort.

Chez les personnages de Maupassant, la vengeance se substitue à la justice quand la justice est insuffisante. La veuve corse de la nouvelle *Une vendetta* commet certes un meurtre; on peut condamner l'acte – d'ailleurs particulièrement sanglant et cruel –, mais l'histoire force à admirer la ténacité et l'ingéniosité du personnage. De la même façon, j'ai envie de me ranger du côté des personnes qui ont imprimé un dépliant traversé de maladroites et d'amalgames plutôt que du côté de celles qui le condamnent.

*
* * *

Je finis de répondre à des courriels d'étudiants angoissés, d'étudiantes désorganisées, j'éteins l'ordinateur, j'enfile mon manteau, je quitte enfin le bureau. À cette heure, les cours sont terminés et les corridors sont tranquilles. Le bruit répétitif de l'escalier mécanique emplit l'espace.

Comme par magie, par la magie de l'énoncé performatif, te voilà qui arrives au bout du couloir. Je pourrais épeler ton nom.